

EN BREF

PRODUITS LAITIERS EUROPÉENS

De 21,9 % à 42,7 % de taxes chinoises

La Chine a décidé d'appliquer à partir du 23 décembre, des droits de douane provisoires sur certains produits laitiers européens, qui s'échelonnent de 21,9 % à 42,7 %. Ces droits ont été décidés dans le cadre d'une enquête anti-subsventions de Pékin qui doit se terminer le 21 février, date à laquelle cette mesure pourrait devenir définitive. Ils concernent toute une série de produits, notamment les fromages frais et transformés, les fromages bleus, ainsi que certains laits et crèmes, qui bénéficieraient, selon Pékin, de subventions faisant subir un préjudice substantiel aux concurrents chinois. L'Union européenne rejette les conclusions de cette enquête « basée sur des allégations contestables et des preuves insuffisantes », a déclaré à la presse Olof Gill, porte-parole de la Commission européenne. L'interprofession laitière française a réagi dès l'annonce de droits de douane chinois sur les produits laitiers européens. « Nous renouvelons notre confiance dans l'action des autorités françaises et européennes afin de parvenir à infléchir la position chinoise et ainsi à préserver des relations commerciales équilibrées », indique le Cniel, ne perdant pas espoir de voir les Chinois revenir sur leur position.

RUMINANTS ET ÉQUARRISSAGE

Extension du nouvel accord « amont » d'Interbev

Un arrêté paru au Journal officiel le 21 décembre étend à l'ensemble des opérateurs l'accord sur l'équarrissage des ruminants conclu le 24 septembre au sein d'Interbev pour la période 2026-2028. Cet accord dit « amont » institue une cotisation au niveau des élevages finançant l'association ATM Ruminants, en charge de la collecte et du traitement des animaux trouvés morts en élevage (bovins, ovins, caprins). Collectée par les EDE (établissements départementaux d'élevage), la cotisation est fixée à 1,34 € par UBE (unité bétail équarrissage). À titre d'exemple, une « vache ayant vêlé » compte pour 1,17 UBE, est-il indiqué dans une note destinée aux éleveurs. Le montant unitaire augmente de presque 20 % par rapport à l'accord précédent, qui couvrait l'année 2025; il s'agit de « faire face à la hausse des coûts de l'équarrissage et des volumes collectés en raison du contexte sanitaire », expliquait Interbev le 23 septembre. Outre l'accord « amont », un accord « aval » a également été conclu le 24 septembre et soumis à extension. Cette seconde cotisation, collectée par les abatteurs et répercutée jusqu'aux distributeurs, couvre 80 % du budget total d'ATM Ruminants (environ 100 M€ sur la période), contre 20 % pour l'amont. Une répartition inchangée par rapport à l'accord précédent. ■

ÉLEVAGE BOVIN / Le cours du bovin connaît depuis un peu moins d'un an une hausse inédite. Une aubaine pour les éleveurs laitiers, dont la filière peine à se renouveler. Aux confins de l'Ardèche, de la Haute-Loire et de la Lozère, le marché de Langogne est le dernier marché de France à exercer le coup de sifflet pour lancer les transactions. Il réunit, chaque samedi, les éleveurs du coin. Immersion dans un folklore bien enraciné, mais dont les jours sont peut-être comptés.

Marché de Langogne : un patrimoine local menacé

Joël Belin, éleveur de 60 vaches laitières Montbéliardes et d'une trentaine de génisses à Coucouron, se tient dans l'encablure de sa porte, ce samedi matin de décembre, quelques minutes avant de partir pour le marché aux petits veaux de Langogne, qu'il ne rate jamais chaque samedi. « Même s'il n'a pas de veau à vendre, il y va », glisse à ses côtés son épouse Betty. Depuis 1989, le cinquantenaire y vend des petits veaux laitiers. Et pour rentrer dans le monde du marché du veau, il faut d'abord en déchiffrer quelques codes. Ce samedi, l'éleveur y amène deux veaux : un mâle croisé Charolais qui répond au code 39 (chiffre faisant référence au croisement) et un petit mâle Montbéliard, un 46, signifiant sa race. « Les croisés Charolais se vendent plus cher que les veaux de pure race, grâce à une bonne conformation et à leur "culotte" », plus ou moins arrondie, selon les animaux, explique l'agriculteur. Attablé devant un café, il fait son estimation du prix de vente, toujours en francs, « car les négociants sont malins, en euros, on y perd toujours un peu », mais c'est plus par attachement à un certain folklore qu'un réel besoin, puisqu'au final, les chèques sont bien rédigés en euros. « Les prix ont doublé par rapport à quand c'était au plus bas, même pour les Montbéliards », souligne-t-il.

« Fin des années 1980, il y avait entre 250 et 300 veaux chaque samedi »

Depuis 35 ans qu'il côtoie le marché, il en a vu l'évolution : « Dans les années 1989 et 1990, il y avait entre 250 et 300 veaux chaque samedi ». Désormais, ce sont seulement une vingtaine de veaux d'environ cinq semaines qui prennent place dans le foirail, lieu où se passent les transactions. Cette rarefaction des veaux est au cœur de la hausse des cours des derniers mois. Entre les éleveurs qui arrêtent la production laitière, jugée trop contraignante, pour se convertir en bovin allaitant, les cessions d'activités, le manque d'installations en bovins laitiers et les problématiques sanitaires, à l'instar de la FCO et de la DNC, les veaux se font rares. Sauf lorsque le marché a dû fermer ses portes trois semaines cet automne à cause de la DNC. Le couperet est vite tombé : « Il manquait entre 100 et 150 euros par veau. Depuis qu'il a rouvert, les cours repartent à la hausse comme il y a deux ou trois mois », confie Joël Belin. L'offre étant globalement en dessous de la demande, c'est surtout vers l'export que ces petits veaux laitiers sont destinés. « Les pays comme l'Espagne et l'Italie sont en demande, car ils en sont déficitaires. » Les veaux sont ainsi vendus à des maquignons, qui les rassemblent en centre, avant qu'ils ne soient collectés pour la France et majoritairement, à destination de l'Espagne et de l'Italie.

Beaucoup sont « des têtes grises », comme ils se surnomment eux-mêmes, sonnant presque comme une excuse, avant même de se serrer la main. La plupart sont des éleveurs retraités. Ils viennent de Lozère, de Haute-Loire et d'Ardèche. « On se connaît tous ici, on se réunit pour passer un moment convivial », glisse Michel, ancien éleveur qui n'a pas complètement raccroché, avec quelques bêtes à son actif. Véritable puit de connaissances, le doyen, originaire de Langogne, rembobine et endosse le rôle d'historien : « Le marché existe depuis 1978. Nous avons connu jusqu'à 400 veaux dans les années 1980, ça remontait jusqu'à la route, il n'y avait pas de bâtiments, mais jamais les veaux ne se sont vendus aussi cher qu'à présent. Des veaux à 1 000 euros, il y en a quasiment toutes les semaines », lance-t-il. « Ce n'est pas le moment d'arrêter, on n'a jamais autant gagné ! », s'époumone un autre éleveur. Mais ce samedi, on est loin de cette ancienne effervescence. Vingt-quatre veaux sont annoncés, ayant pris place depuis quelques minutes à l'intérieur du foirail, tous alignés, encadrés par les éleveurs discutant à bâtons rompus.

Un marché aux fastes anciens

L'heure avançant, l'éleveur s'éclipse quelques minutes avant de revenir vêtu de sa combinaison de travail, qu'il endosse aujourd'hui comme un costume de scène. Il est temps d'aller chercher les petits veaux et d'entrer sur le plateau. Les veaux chargés à l'arrière de la fourgonnette, côté conducteur, on révisé ses classiques : passeports des veaux, facturier, stylo, 2 euros en poche pour le placier... L'agriculteur est prêt à avaler les quelques kilomètres qui le séparent de la Lozère pour vendre ses veaux au meilleur prix. Arrivé aux abords du foirail, une petite troupe attend déjà l'ouverture du marché. Mais tous ne sont pas là pour vendre.



En fin de marché, la présence in extremis d'un veau de race à viande Aubrac a remporté le prix du veau le plus cher de la journée, vendu à 1 050 euros.



Joël Belin (au centre) et le négociant se livrent à la « patche » : tant que le ticket avec le prix indiqué n'est pas accepté par l'éleveur, la négociation continue.

de marge de manœuvre », explique Joël Belin, avant de poursuivre : « Et d'un autre côté, la parution des cours des marchés notamment dans les journaux permet aussi de se tenir au courant. Mais si le marché disparaît, il n'y aura plus d'information sur les cours. Comment feront-ils ? », questionne l'éleveur, avant que les discussions ne soient soudainement interrompues par le coup de sifflet, coupant net les conversations.

« La patche »

À 10 h 30, les négociants, une poignée seulement, jusque-là tenus à l'écart, s'engouffrent à l'intérieur du foirail, vêtus pour la plupart de longues blouses noires et chaussés de bottes. Le regard affûté, passant d'un veau à l'autre. Alors dans un style théâtral, la « patche » - les négociations - débute : un ticket collé sur le postérieur du veau, le négociant court vers un autre veau, mais l'éleveur le rattrape, signalant son désaccord sur le prix. Alors, une salve de répliques s'ensuit, chacun jouant son rôle. Le ticket dans la main de l'éleveur sonne la fin de la transaction. Du côté de Joël Belin,

la négociation n'a duré qu'une poignée de minutes. L'éleveur peut sourire : il a vendu son veau croisé Charolais pour 900 € et son veau Montbéliard pour 550 €. « Nous avons commencé en francs et fini en euros. En général, ce n'est pas de bon augure, mais là je suis satisfait. »

Un marché maintenu par la municipalité

Tandis que le tout nouvel acquéreur des deux veaux du Coucouronnaistaille le haut des queues pour mettre en valeur leurs « culottes », le haut-parleur grésille : « Votre attention, il n'y aura pas de marché aux veaux le 27 décembre ». À peine l'annonce faite, Joël Belin vérifie les tickets de tombola que chaque éleveur reçoit affûté, passant d'un veau à l'autre. Alors dans un style théâtral, la « patche » - les négociations - débute : un ticket collé sur le postérieur du veau, le négociant court vers un autre veau, mais l'éleveur le rattrape, signalant son désaccord sur le prix. Alors, une salve de répliques s'ensuit, chacun jouant son rôle. Le ticket dans la main de l'éleveur sonne la fin de la transaction. Du côté de Joël Belin,

« Des veaux à 1 000 euros, il y en a quasiment toutes les semaines. Ce n'est pas le moment d'arrêter, on n'a jamais autant gagné ! »

Négociants et éleveurs : un tandem

Accoudé à une fine planche en bois, un négociant rédige des chèques pour les éleveurs. « J'achète à 90 % dans les fermes, mais je viens encore au marché, plus par habitude, car il n'y a pas vraiment de choix dans les veaux. » Un autre maquignon souligne : « On essaye de venir au marché, tant qu'on peut », car il faut que cela reste rentable aussi, pour le négociant. Car éleveurs et négociants fonctionnent en vase communicant. « Nous avons besoin les uns des autres », souligne Joël Belin. « Pour que les marchés se tiennent, il faut des éleveurs et des maquignons. Il faut aussi qu'ils jouent le jeu et viennent se faire voir. Au marché, c'est différent de l'achat à la ferme : ici, il faut aller vite et bien s'y connaître. »

Une surprise

Alors que le foirail se vide et que les veaux sont chargés dans les camions des maquignons, un attroupement se forme non loin de l'entrée. Au centre : un jeune veau de race Aubrac, aux côtés de son éleveur, Laurent Derroux, venu tout droit de Monastier-sur-Gazaille (Haute-Loire), à 80 km de là. Arrivé en retard, il est déjà en pleine négociation avec le maquignon qui, plus tôt, avait acheté les veaux de Joël Belin. Les deux hommes se livrent à une scène digne de la Commedia dell'arte. La verve est vive, le ton est ferme, mais maintenu assez bas. Quelques secondes plus tard, le négociant quitte la scène, aussitôt remplacé par un second, à l'affût. Ni une ni deux, voilà le veau vendu. « Des comme ça, vous n'en avez pas acheté dix ce matin », glisse l'éleveur dans une poignée de main. Ce veau sera le 25<sup>e</sup> de la matinée. Son prix ? 1 050 €. « C'est une race à viande, bien conformée, forcément c'est plus cher », commentent les éleveurs autour. « C'est rare de voir ce type de bête sur le marché, car la plupart sont vendues comme broutards à l'export », ajoute Michel.

Cette fois-ci, le foirail ferme ses portes pour la semaine. Cela n'empêche pas Joël Belin et les autres éleveurs de poursuivre leurs conversations devant. « Avant, on avait un lieu où se réunir, où se tenir au courant des nouvelles. Parce que si vous restez seul chez vous, sans voir personne, vous ne savez jamais rien », sourit-il. Si les lieux de rassemblement ont fermé les uns après les autres, cela n'empêche pas les éleveurs de conserver ce lien social si précieux. « D'autant plus qu'on est tous plus proches de la fin de notre carrière que du début », ajoute-t-il. Les éleveurs présents ne présagent pas un avenir radieux au marché de Langogne. Pourtant, il reste le témoin d'un folklore unique, où les éclats de voix, les meuglements des veaux et les murmures résonneront, encore longtemps dans les esprits des éleveurs et laisseront leurs empreintes ici et là, dans les archives des journaux et celles de la ville. ■

Marine Martin

COMMERCIALISATION

La DNC, un (gros) grain de sable dans les rouages des cours



D'ici la fin de l'année, les cours ne devraient pas beaucoup évoluer. Mais au 1<sup>er</sup> janvier, la machine pourrait repartir.

L'année 2025 a démarré sur les chapeaux de roues avec des cours des bovins en forte hausse durant les six premiers mois, due principalement à un cheptel français allaitant et laitier en baisse. Mais l'arrivée de la DNC a rebattu les cartes. Avec quatre centres d'engraissement répartis en France, la maison Berthet, qui commercialise environ 110 000 animaux par an vers l'Espagne, l'Italie et les pays du pourtour méditerranéen, a vu la maladie mettre un coup de frein à cette dynamique. Concernant les veaux laitiers, « aujourd'hui en France, il existe deux marchés : celui des veaux en zone normale et celui des veaux en zone vaccinale, qui ne peuvent pas partir à l'export. Le marché français ne peut pas absorber ce surplus », explique Alexandre Berthet. L'Italie a bien timidement rouvert ses portes, pour les bovins en zone vaccinale, mais les « conditions restent complexes ». Conséquence directe : « D'ordinaire, nous commercialisons plus de 1 000 petits veaux par semaine. Aujourd'hui, nous avons perdu un tiers de notre volume ». De plus, « un veau issu d'une zone vaccinale subit une moins-value de 100 à 150 euros. Avant, un veau Holstein valait entre 400 et 450 €. Après la fermeture du marché, il est retombé à environ 200 € », souligne l'exportateur. D'ici la fin de l'année, les cours devraient peu évoluer. Mais au 1<sup>er</sup> janvier, la machine pourrait repartir, même si le principal pays importateur, l'Espagne, n'a pas encore donné son feu vert pour l'entrée de bovins issus des zones vaccinales.

« Tout est lié »

Du côté de la coopérative Sicarev, qui collecte plus de 200 000 petits veaux par an, la priorité est donnée à « tous nos circuits internes, afin de créer de la valeur ajoutée sur nos territoires et de produire français », détaille Raphaël Feignier, même si une partie est également commercialisée à l'export. « Il faut un équilibre pour maintenir un marché dynamique et multiplier les débouchés », justifie-t-il. Car l'un des risques serait de fragiliser les ateliers de transformation français, mais à l'inverse, « si tous les veaux restent en France, nous n'avons pas la capacité de les travailler, et ce serait catastrophique ».

pour les prix ». Depuis dix-huit mois, le responsable observe la réapparition d'un « ancien-nouveau » marché : « Nous avons de nouveau une demande française pour produire du veau sevré, des génisses ou du JB [jeune bovin]. Cela existait il y a une trentaine d'années avant de disparaître complètement quand la viande était moins chère. » Pour lui, la structuration de la filière est indispensable, car « tout est lié ». Et pour maintenir les prix, la qualité doit suivre : « Un veau qui a de la valeur doit profiter à l'engraisseur, qui recherche des animaux à potentiel. Il faut un veau avec un ratio poids/âge/type minimum et qui ne soit pas trop vieux ». C'est pourquoi les veaux croisés viande, comme les Charolais, sont très recherchés. Pour les éleveurs, cela signifie mettre tous les atouts de leur côté : « orientation génétique, alimentation,

« Aujourd'hui en France, il existe deux marchés : celui des veaux en zone normale et celui des veaux en zone vaccinale, qui ne peuvent pas partir à l'export. »

soins au veau et bâtiment adapté. C'est un tout ». Pourquoi l'Espagne et l'Italie sont les premiers importateurs ? Pour l'un des négociants du marché de Langogne, si l'Italie importe autant de veaux français, « c'est parce qu'elle ne dispose pas d'un cheptel souche suffisamment développé : ils font moins naître de veaux et sont pourtant presque aussi nombreux que nous ». Idem pour l'Espagne, plus réputée pour ses fruits et légumes ou encore son huile d'olive, que pour son cheptel bovin. S'il est possible que les veaux engraisés en Italie reviennent ensuite en France, d'après les négociants et collecteurs, « la majorité des veaux exportés vers l'Italie y restent pour la consommation locale ». ■

M.M.

XR REPRO Innoventes à l'avenir

ASSEMBLÉES DE SECTION 2026

Rendez-vous à 10h pour le café, suivi de nos échanges et du repas

Ne manquez pas notre focus sur :

Comment l'Intervalle Vêlage-Vêlage impacte la performance technique et économique de mon exploitation ?

Drôme Ardèche

Jeu 8 janvier 2026

Salle du Conseil Municipal, Mairie, 30 place des Combattants, 07370 ECLASSAN